

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 24 (1886)
Heft: 45

Artikel: Lo menistrè et lo boutsi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189486>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 16.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

moins, qu'on ne vous redemande pas beaucoup plus qu'il ne vous a été donné.

Vous avez votre chemin de fer, maintenant ; nous en sommes heureux. Puisse-t-il contribuer au bonheur et à la prospérité de votre vallée ; et surtout profitez-en pour vous mettre plus directement en rapport avec le reste de la famille vaudoise. Ne soyez plus isolés comme vous l'avez été jusqu'ici ; ne vous contentez plus d'être renseignés par l'organe des journaux, — car on sait, hélas ! comme ils renseignent quelquefois, — ne restez étrangers ni aux affaires, ni à la politique du canton. Y a-t-il une crise politique ou sociale, un mouvement populaire quelconque ? Prenez le train, descendez dans la plaine, venez à Lausanne dire votre mot. Et si l'on ne veut pas compter avec vous, dites bien haut à vos concitoyens :

— Prenez-garde !... le lac de Joux déborde !

L. M.

Lo menistrè et lo boutsi.

Ein tot, faut être résenablio, et ne pas volliâi être pe nâi qu'on corbé se vo preind fantasi dè vo z'eim-bardouffâ la frimousse avoué dâo matsouron, âo bin coumeint diont lè dzeins éduquâ : ne faut pas être pe royaliste què lo râi.

On boutsi, qu'avâi permi sè pratiquès monsu lo menistrè, lâi portâvè on bio bouli totès lè demeindzes matin, que l'aussè dè quiet sè bin dinâ après son prédzo ; kâ n'ia pas ! dévezâ sein cratchi tandi on hàora dè teimps, cein vo z'affauti ne n'hommo atant que n'a vouarba à la faulx, tandi que c'est tot lo contréro po lè fennès.

Quand bin cé menistrè avâi fauta d'on bon bocon po sè référè ein saillesseint dè l'église, n'amâvè tot parâi pas vairè lo boutsi lâi apportâ cllia tsai la demeindze.

— Vâidè-vo, me n'amî, se lâi fe on iadzo, mè fâ maubin dè peinsâ que vo veni la demeindze, on dzo iô nion ne dussè travailli et qu'on dâi respettâ. Tâtsi dè m'apportâ cé bouli on outro momeint què lo dzo dâo repou, kâ cein n'est pas bin.

Lo menistrè avâi práo réson dè derè que ne faut pas travailli la demeindze ; mâ lâi a travailli et travailli, et on ne pâo portant pas restâ âo lhî po ne pas être d'obedzi dè sè razâ et dè sè veti. Et po medzi ! à mein dè sè repètrè dè pan set âo dè chetsons, faut bin férè 'na gotta dè soupa. Mâ po lâi férè vairè ein mémo teimps que l'avâi too et que lo volliâvè accutâ, diabe lo pas que lo boutsi lâi rapportâ dè la tsai la demeindze, et ni lo deçando, ni lo delon et ni on outro dzo.

D'obedzi dè s'èin passâ pè foorce, lo menistrè, que cein n'arreindzivè diéro, tracè vai lo boutsi et lâi fâ :

— Vo m'âobliâ, ditès-vâi, et porquî ne m'apportâ-vo rein lo deçando né ?

— Eh bin, monsu lo menistrè, se lâi repond lo boutsi, y'é bin repeinsâ à cein que vo m'ai de, et ora su bin tant d'accou avoué vo, que y'é décidâ dè ne pe rein portâ dè tsai à cllia que travaillont la demeindze !

Dou vegnolans, dou sâcro à l'ovradzo, sè reincontront l'autro dzo.

Abran. — Lè dzo n'ont bintout perein, Samuïet, lo né et bin vito quie ?

Samuïet. — Oh ! câise-tè, Abran, on n'a pas pi lo teimps dè sè mafitâ (se fatiguer).

LE SECRET DU CAPITAINE

IV

Dès le soir, sous prétexte de visiter les logements d'arrière-garde, il revint sur ses pas, repassa devant la terrasse, maintenant vide, et alla ainsi jusqu'au bourg. A la porte d'une auberge de rustique mais honnête apparence, munie d'une belle enseigne parlante sur laquelle on lisait : *Au Lion d'Or, Luchaud, loge à pied et à cheval*, il avisa un brave homme, à face illuminée et souriante et à ventre rebondi, qui lui parut tout à fait propre à servir ses desseins.

— Un homme si rouge et si gros doit être bavard, pensa-t-il. Essayons de le faire causer.

Et il entra. Le père Luchaud lui offrit aussitôt un verre de vin fin :

— Volontiers, dit le lieutenant, mais à condition que nous le boirons seuls.

— C'est trop d'honneur que vous me faites, monsieur l'officier, reprit le brave homme. Entrez dans ce petit salon ; je vais à ma cave, et dans une minute je suis à vous.

Une minute plus tard, en effet, le jeune officier et le vieil aubergiste offraient, assis l'un en face de l'autre autour d'une petite table carrée, le plus singulier et le plus réjouissant spectacle qu'on puisse imaginer.

D'Avril ne s'était pas trompé. Le père Luchaud était extrêmement bavard. De lui-même et sans attendre les questions, il raconta toute son histoire, et si le lieutenant ne l'eût arrêté, il allait raconter aussi l'histoire de son père et même l'histoire de son grand-père, un vieux soldat du premier empire ! Mais ce n'était point l'affaire du lieutenant, qui le ramena vite au sujet qui le préoccupait, c'est-à-dire à la maison fermée qu'il avait remarquée au milieu du bourg.

Aussitôt la figure si joviale de l'aubergiste se rembrunit :

— Ah ! dit-il avec un soupir, ceci est une triste histoire.

— C'est égal, contez-la-moi tout de même. Elle m'intéressera vivement.

— Comme il vous plaira, mon lieutenant. C'est bien simple ; voici la chose. Il y avait là, autrefois, de bien braves gens que j'ai beaucoup connus, qui étaient estimés de toute la paroisse, mais pas riches, car il faut vous dire...

— Comment les appelez-vous ? demanda d'Avril.

— Darad.

— C'est bien cela ! cria le jeune homme.

— Comment ! vous les connaissiez donc ?

— Non, ne faites pas attention. Allez toujours, je vous écoute.

— Eh bien, mon lieutenant, ces braves gens avaient un fils unique qu'ils voulurent élever avec soin. L'enfant avait des goûts militaires. On obtint pour lui une bourse au collège de la Flèche. Car il faut vous dire que les bourses...

— Poursuivez, mon ami, poursuivez.

— Cela vous intéresse ?

— Oui, beaucoup ; je vous écoute.